

Des nouvelles de partout

Collectif, *Nouvelles de Montréal*, sous la direction de Micheline La France, Montréal, l'Hexagone, collection « Typo », 1992, 250 p.

Maurice Henrie, *Le pont sur le temps*, Sudbury, Prise de parole, 1992, 152 p.

Sylvaine Tremblay, *Nécessaires*, Québec, L'instant même, 1992, 86 p.

Michel Lord

Numéro 70, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1993). Compte rendu de [Des nouvelles de partout / Collectif, *Nouvelles de Montréal*, sous la direction de Micheline La France, Montréal, l'Hexagone, collection « Typo », 1992, 250 p. / Maurice Henrie, *Le pont sur le temps*, Sudbury, Prise de parole, 1992, 152 p. / Sylvaine Tremblay, *Nécessaires*, Québec, L'instant même, 1992, 86 p.] *Lettres québécoises*, (70), 33–34.

Collectif, *Nouvelles de Montréal*, sous la direction de Micheline La France, Montréal, l'Hexagone, collection «Typo», 1992, 250 p., 14,95 \$.
Maurice Henrie, *Le pont sur le temps*, Sudbury, Prise de parole, 1992, 152 p., 14,95 \$.
Sylvaine Tremblay, *Nécessaires*, Québec, L'instant même, 1992, 86 p., 12,95 \$.



Des nouvelles de partout

Qu'il y ait mode ou pas, le champ de la nouvelle ne cesse de s'étendre et de se diversifier au Québec et au Canada français.

NOUVELLE
Michel Lord



É LOIGNÉ DE PEU D'UN COLLOQUE SUR LA NOUVELLE, tenu en novembre 1992, au collège Glendon de l'Université York (Toronto), je me demande toujours s'il sera jamais possible de s'entendre sur une théorie ou sur une définition générale de la nouvelle. Il y aura toujours lieu de proposer des modèles organisationnels du genre narratif bref, mais aucun ne pourra satisfaire la galerie, et cela, pour diverses raisons, dont la plus évidente tient au fait que les modalités de la diction narrative, longue autant que brève, sont devenues tellement variées que l'entreprise typologique paraît, pour l'instant du moins, relever de la chimère. La tâche reste donc entière, mais elle doit demeurer au feuillet des chercheurs. Entre-temps, rien n'empêche l'amateur de jouir des textes brefs qui continuent de paraître à un bon rythme.

Montréal en fête

La mode de la commande textuelle existe depuis quelques temps déjà, les Quinze s'étant fait le champion de cette pratique dans les années 1980, avec sa série de *Dix nouvelles [...] par dix auteurs québécois* sur divers thèmes. En 1992, profitant du 350^e anniversaire de la Ville de Montréal, l'Hexagone a pensé faire de même, mais avec trente auteurs. C'est ainsi que nous est arrivé *Nouvelles de Montréal*.

C'est beaucoup et c'est peu à la fois, et je conseille de lire le recueil à petites doses afin d'éviter l'effet de sursaturation, à moins que l'on ne veuille au contraire se plonger corps et âme dans cette aventure. Dans les deux cas, le plaisir sera au rendez-vous, car la plupart des auteurs savent travailler la forme brève.

Personne ne sera étonné de constater que les meilleures nouvelles sont écrites par des nouvelliers de carrière, si je puis dire (Gaétan Brulotte, Hélène Rioux, André Major, Claire Dé, Daniel Gagnon, François Piazza, Lori Saint-Martin), car des trente tous ne faisaient pas encore partie du cercle nouvellistique. Mais qu'importe. Il ne s'agit pas de restreindre l'accès au champ, bien au contraire.

Micheline La France a essayé de regrouper les nouvelles par blocs

thématiques puis d'aménager des contrastes. Ainsi, par exemple, les deux premiers textes (Hugues Corriveau et Jean-François Chassay) parlent de mort et de violence, mais le troisième (Francine D'Amour) est inscrit sous le signe de l'humour. Hélène Rioux revient à la violence (à son évocation), puis suivent deux textes (Brulotte, Emmanuel Aquin) qui renouent avec le «comique». Le texte de Jean-Paul Daoust opère une sorte de transition, jouant sur l'idée d'ensorcellement par un «objet d'art», les textes suivants (Robert Baillie, Noël Audet, Daniel Gagnon, André Brochu) représentant des cas de personnages «ensorcelés» ou engeolés par des jeunes.

Chose un peu étonnante peut-être, la «nouvelle» de Monique La Rue est un «extrait d'un roman en préparation» (p. 116). Scandale ? Pas vraiment, puisque la nouvelle peut très bien servir d'esquisse préliminaire à un roman. Pourquoi pas ? Dans ce cas-ci, la nouvelle apparaît alors comme un condensé textuel fragmentaire d'un roman à venir. Entre la forme concentrique et la forme excentrique, tout est possible.

Le défi était grand pour Micheline La France et pour les auteurs du collectif. Dans une large mesure, il a été relevé, car la plupart ont évité de traiter platement le thème imposé. Cela tient sans doute au fait que, pour bien des Québécois, Montréal demeure *un objet de discours* inépuisable.

Des nouvelles de l'Ontario

Mais il n'y a pas que Montréal dans le monde, et ceux qui pensent que hors de Montréal, il n'y a point de salut auraient tout intérêt à jeter un coup d'œil par-dessus la clôture. Toutes proportions gardées, l'Ontario français est en train de vivre un mouvement similaire au Québec dans le champ de la nouvelle, grâce à des écrivains comme Pierre Karch, Daniel Poliquin, Marguerite Andersen et Maurice Henrie. Ça bouillonne même, si l'on pense à l'Atelier de création de l'Outaouais, qui vient de publier un collectif de treize nouvelliers, sous la direction de Gabrielle Poulin, *Rendez-vous, place de l'Horloge* (Prise de parole, 1993).

Le nouvellier qui m'intéresse particulièrement ici, Maurice Henrie, en est à son deuxième recueil de nouvelles avec *Le pont sur le temps*, le premier, *La chambre à mourir*, ayant été fort remarqué, et à juste





titre. Henrie travaille pour ainsi dire *dans* la brièveté même, ses recueils contenant tous plus de quarante nouvelles de une à sept pages. C'est dire l'incessant travail de recommencement. Travail il y a, et travail bien fait et intense. Henrie ne se complait pas, faut-il le dire, dans le racontage d'histoires, mais dans le croquis finement ciselé par une écriture qui accorde à des détails de la vie quotidienne, tant extérieure qu'intérieure, une importance majeure.

Son discours magnifie comme à la loupe ce qui paraît insignifiant, mais qui donne tout son poids finalement à

l'existence. Densité, intensité, brièveté, fulgurance, et je dirais préciosité, mais dans un sens mélioratif, paraissent être les qualités de l'écriture de Henrie. On aura compris que l'œuvre n'est pas toujours d'un abord facile, mais qu'elle est en soi une leçon de littérature.

Éminemment construit, sous les apparences de l'éparpillement, *Le pont sur le temps* contient quarante-cinq nouvelles qui ont d'abord l'air d'être des feuilles volantes. Puis on s'aperçoit qu'un lien ténu les relie presque toujours les unes aux autres : avec comme point d'ancrage un point de vue unique, les nouvelles s'enchaînent comme une série de tableaux dépeignant des détails d'un certain monde extérieur — fait de cheminées d'usine, de paysages saisonniers — et intérieur. Le discours novellistique prend forme dans la mouvance du descriptif et de l'émotif. Cette technique crée un étrange effet de statisme et de mouvement, et la finalité du discours me semble d'ailleurs consister à rendre compte de la détresse d'un sujet coupé malgré lui de la réalité, dans un monde désespérément sourd à l'appel.

Dans la dernière nouvelle, « Quelqu'un pour m'écouter », le chant devient encore plus déchirant : « Je veux me tenir debout, tout seul et sans divinité, dans la lumière et le silence de ce monde. » (p. 150)

La finesse avec laquelle Henrie manie la langue confère à ces fragments textuels une beauté plastique, mais d'une plasticité nécessaire, qui donne forme à quelque chose comme une douleur savamment contenue. Ici, tout est haut sans être raide, tout est d'une douceur incommensurable sans mièvrerie aucune. Une voix à écouter.

À Québec, la griffe de L'instant même

Avec un catalogue d'une trentaine de titres, les Éditions de L'instant même publient depuis 1986 avec une heureuse parcimonie et un souci constant de qualité. C'est le genre de préoccupations que l'on aimerait voir plus répandu. Les livres, facilement reconnaissables à leur fin graphisme noir et blanc, sont tous beaux à voir, à toucher. Côté contenu, je serais tenté de dire que L'instant même privilégie la forme scripturaire, la griffe auctoriale et non la production sérielle.

«Elle se souvient elle a oublié [...] comment dire ?»

Dans cette optique, Sylvaine Tremblay, qui vient de faire paraître *Nécessaires*, son premier recueil, s'inscrit tout à fait dans la lignée des meilleurs auteurs de la maison. La page quatre de couverture parle de « novelliste audacieuse ». Ce n'est pas faux. L'audace va jusqu'à rompre, parfois dès les premiers mots, l'équilibre syntaxique de la phrase. Pas nouveau, peut-être, mais bien fait. « Démaquillée », par exemple, commence par une déconstruction phrastique, pour ainsi dire *in media res*, c'est-à-dire, ici, en plein *sujet*, au milieu de l'action verbale de la personne qui parle. Car ici, ce qui importe, c'est moins la chose dont on parle que le sujet qui parle. La chose et le sujet ne font qu'un, la forme verbale, scripturaire du sujet parlant, prenant la place d'honneur.

Le discours se fait parfois proche d'une certaine forme de poésie. Cela se voit de toute évidence dans « *Just this night* », fait de fragments épars, résolument inachevés, et qui a d'ailleurs paru dans la *NBJ*. C'est la façon qu'a Sylvaine Tremblay de mésumer les genres. Une des façons, car il ne s'agit pas de résumer la manière, pas plus que la matière de ce recueil à ce peu, qui est pourtant beaucoup. Disons que ses nouvelles rappellent à l'esprit la matérialité du langage, sa souplesse, sa malléabilité, le caractère aléatoire du courant de conscience et la primauté de l'expression sur le contenu.

Qu'on ne s'y méprenne pas : les seize nouvelles de Tremblay ne sont pas illisibles, bien que parfois dans le parcours labyrinthique, comme le sujet qui parle, « on ne s'y retrouve plus tout à fait » (p. 30). Mais c'est qu'elles s'articulent presque toutes à un sujet dont le discours épouse le plus souvent les formes libres de la pensée en acte, et comme la pensée est toujours un peu sauvage, le fil du discours est fait de soubresauts, de « décalages » et de collages de fragments intérieurs.

Ce qui ressort de cette lecture, c'est finalement qu'il n'y a rien de nécessaire dans le raconté. En revanche, il semble que se dessine, dans la forme de l'expression, une nécessité des plus fondamentales, de l'ordre de la diction. Ce qui cherche à se dire, dans *Nécessaires*, c'est la force de l'écriture, la poussée irrépressible de l'expression qui cherche à prendre forme, dans l'ordre ou dans le désordre. Un ou deux textes mis à part, il faut dire de Sylvaine Tremblay qu'elle possède les moyens de ses ambitions.

